

Je me représente comme elle se dressait, il y a une cinquantaine d'années, cette fantasque baraque de la Lieutenance, avec ses bouquets d'arbustes accrochés aux murs massifs, débris des remparts ; son jardin suspendu entre les pignons superposés, son mélange de pierre grise et de briques effritées, sa voûte et sa « bonne vierge » à manteau de mousseline empesée, à diadème de chrysocale, au bouquet de fleurettes toujours renouvelées.

Aux pieds de l'amusante mesure, la petite fourmilière du marché sur le port ; les poissons que l'on débarque ; les crevettes qui cabriolent ; les moules claquemurées en leurs écailles, alléchantes et sournoises ; les victuailles campagnardes que l'on embarque ; les canards qui se débattent, attirés par l'eau, agités par quelque vague cauchemar de sauce rouennaise, épicée et sanglante ; les poules effarées qui piaillent ; les dindons sortant des corbeilles leurs têtes, empanachées de crêtes rouges, insignes corporatifs, graves, gonflés, poitrinants, congestionnés et officiels, comme des messieurs en habit noir, dans des « landaus de noces » à dix heures du matin ; les prunes, les pêches, moites et veloutées, sous les feuilles de noyer qui les abritent du soleil ; les portefaix qui bousculent les touristes ; les garçons d'hôtel qui se les disputent ; enfin le remue-ménage qu'amène la marée montante, et ces deux événements périodiques, encore qu'irréguliers : l'arrivée du bateau du Havre, le départ de la diligence de Trouville.

La scène n'a guère changé depuis mon enfance : un peu plus de monde seulement, comme partout ; car, à mesure que la population diminue, la foule augmente. C'est une loi qu'élucideront, j'espère, les défricheurs d'énigmes de la sociologie. Je reconnais les types, qui se modifient peu, mais je cherche les costumes. Plus de bonnets de coton dressant leurs houppettes, obstinées et goguenardes, sur les faces rubicondes ; plus de hauts bonnets agitant au vent leurs ailes blanches, couronnant la taille corpulente des matrones encaquées dans leurs capes rouges, pareils à des moulins à vent sur une colline de coquelicots épanouis.

Le quai était étroit, toujours encombré ; aujourd'hui, il se prolonge indéfiniment en une estacade de bois noir, antenne destinée à agripper les navires de passage ; puis une vaste promenade, plantée d'arbres, avec un parterre de gazon, d'où l'on découvre toute l'embouchure de la Seine. Conquêtes sur la mer ! conquêtes aussi sur le pittoresque et la couleur. Si les digues avancent, la ville recule, divorcée, malgré elle, de son mariage séculaire avec le fleuve. Elle se blottit en sa demeure de veuve, defraîchie, décolorée, réduite à voir, de loin, passer les eaux inconstantes qui se pressent, en bondissant et mugissant, vers les noces nouvelles. Elles baignaient jadis les maisons de la rue aux Marins, la rue aux familles de pilotes et de pêcheurs, fécondes et hospitalières, grouillantes d'enfants, bordée de commères plantureuses et fortement embouchées, qui épluchent la crevette sur le pas de leurs portes.

Humbles logis, toits pointus, ruelles difformes, mesures obèses, murs vacillants et soutenus de béquilles : partout où perce un rayon de soleil, où végète une motte de terre, le bouquet de verdure cher aux marins ; l'arbuste rachitique qui se tord sous le vent d'ouest, la plaquette de gazon moisi entre les dalles glissantes.